

Maxime Giroux

« J'ai l'impression de vivre dans une société qui peut éclater à tout moment... »

Sami Gnaba

Number 271, March–April 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63615ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gnaba, S. (2011). Maxime Giroux : « J'ai l'impression de vivre dans une société qui peut éclater à tout moment... ». *Séquences*, (271), 38–39.

Maxime Giroux

« J'ai l'impression de vivre dans une société qui peut éclater à tout moment... »

Après une tournée de festivals, notamment ceux de Locarno et du Nouveau Cinéma, le deuxième film de Maxime Giroux trouve enfin le chemin des salles. Deux ans après *Demain*, qui nous avait laissés à moitié convaincus, le jeune cinéaste renoue avec la banlieue et sa mélancolie traînante, mais cette fois sa mise en scène s'est épanouie. Et si son regard conserve toujours sévérité et « cruauté », il témoigne néanmoins d'une sensibilité et d'une tendresse irréfutables à l'égard de cette jeunesse désabusée qu'il documente... Rencontre.

Propos recueillis par Sami Gnaba



Comment s'est passée la transition entre le vidéoclip et le cinéma ?

C'était un passage obligé pour moi, le vidéoclip. C'est clair. Ça m'a permis aussi de me rendre compte que le cinéma c'était autre chose que juste des images. Oui, c'est un art qui passe par des images, mais l'image en soi ne veut rien dire s'il n'y a pas d'expression personnelle apposée à ça. Et avec le vidéoclip, j'en ai produit en crise, des images qui ne voulaient rien dire, j'en ai fait beaucoup trop. J'aurais pu facilement tomber dans un cinéma similaire. Mais pour moi, c'était important d'aller plus loin que le trip esthétique... C'était important pour moi que mes films soient pertinents, personnels.

J'ai trouvé ce deuxième film plus ample, plus ancré dans ses personnages et, étrangement, plus court dans sa durée.

Oui, c'est vrai. En sortant de l'aventure de *Demain*, moi et Alexandre Laferrière (coscénariste), on s'est dit qu'on avait essayé quelque chose qui tenait du degré zéro dans le domaine de la scénarisation — c'est-à-dire que l'enjeu dramatique est très réduit, pratiquement nul — et que peut-être on était allés trop loin. Ce genre de démarche avait ses qualités et ses limites. Avec *Jo pour Jonathan*, on voulait faire quelque chose de plus scénaristiquement conventionnel, atteindre un degré plus élevé d'émotions. Du coup, ça a résulté en un scénario hyper simple... En ce qui concerne sa durée, je dirais que le sujet n'en demandait pas plus. Je ne sentais pas le besoin d'aller plus loin.

Ton sujet de départ était quoi ?

Le film porte sur la relation de deux frères. Je dirais que c'est un certain « portrait » du Québec d'aujourd'hui, porté par une vision personnelle. Avec *Demain*, je dressais le côté féminin et là, avec *Jo pour Jonathan*, c'est plus le côté masculin.

Qu'est-ce qui a changé entre ces deux films ?

Le sujet essentiellement. Même si on reste dans le même milieu, *Demain* reste très différent de ce film-là. Le sujet entre les deux diffère pas mal. Le sujet des voitures apporte une autre dynamique... Les personnages définissent souvent la façon dont je vais les filmer. Dans *Demain*, c'était un personnage stagnant, sans grands rêves ou ambitions. Tout apparaissait froid, grave autour d'elle, statique. Avec celui-là, le cheminement de Jonathan en revanche se passe rapidement. Il se passe quelque chose dans sa vie. En l'espace de quelque temps seulement, il évolue. Il est confronté à un drame qui lui fera comprendre des choses. Et ça va l'amener ailleurs. Tranquillement dans le film, on rentre dans sa vision des choses... Il y a un espoir avec ce personnage-là qui grandit devant nous. Et c'est positif pour moi, ça.

Tu travailles comment avec Alexandre Laferrière, ton coscénariste ?

On travaille ensemble depuis huit ans. Il a été comédien dans mon premier court, *Projet 3*. Ensuite, on a commencé à écrire ensemble. On partage une vision très commune sur les choses. Comme j'écris assez mal, souvent je vais arriver avec une idée embryonnaire, puis lui, il va la travailler, la développer. Et on s'en reparle entre nous. C'est vraiment un travail de collaboration. En ce moment de ma vie, je ne peux pas faire de films sans lui, sans Sara Mishara (direction photo) et sans Mathieu Bouchard-Malo (monteur). Ça m'est impossible. Ce sont des collaborateurs qui sont précieux. Ils ont tout donné sur ce film-là.

J'aimerais revenir sur l'article écrit dans *Les Cahiers du cinéma*, consacré au « renouveau du cinéma québécois ». Est-ce que tu l'as lu ?

Oui.

Au sujet de ton cinéma, l'auteur, Jean-Pierre Sirois-Trahan, écrit : « Cinéma de la cruauté, l'œuvre de Giroux met en scène un naturalisme du trivial sur lequel plane une menace sourde, une violence sur le point d'éclater... » Qu'est-ce que tu en as pensé, en le lisant ?

Il définit bien le cinéma que j'essaie de faire. J'ai l'impression de



Confronté à un drame qui lui fera comprendre des choses

« Il y a forcément des belles choses qui se passent, que ce soit dans la banlieue ou ailleurs. Mais c'est clair qu'on vit aujourd'hui dans une société en pente descendante.... »

vivre dans une société qui peut éclater à tout moment. Et je ne parle pas de cette forme d'éclatement comme on en trouve ces temps-ci dans les pays arabes, devant l'absence de démocratie. La violence est partout... Pour moi, la violence ne se situe pas toujours là où les gens pensent; elle est là aussi dans les villes qu'on construit, dans notre façon de vivre sans un réel sens communautaire... Je trouve la banlieue extrêmement violente. La voiture l'est tout autant. Elles passent à toute vitesse, c'est fou. Je trouve ça déplorable, qu'on y construise même plus de trottoirs... J'ai l'impression qu'on vit sur une corde raide, mais personne ne voit ça.

Pour revenir à l'article, trouves-tu que ton cinéma correspond à un certain état de cruauté?

D'une certaine façon, oui. La cruauté fait partie du monde dans lequel je vis et que j'essaie de dépeindre dans mes films. J'ai l'impression que mon cinéma est cruel et tendre à la fois, comme les humains peuvent l'être. Comme le personnage de *Rouge au sol*, qui se montre très cruel envers lui-même, mais aussi envers sa mère, à qui il dit tout ce qui ne va pas dans sa vie. Mais il y a quelque chose d'attendrissant aussi dans le fait de se confesser à sa mère comme il fait. Et la mère de l'écouter, sans rien dire, passivement, parce que sa vie ne va pas beaucoup mieux... On retrouve aussi cette même tendresse dans *Jo*... Il y a en effet quelque chose de tendre dans cette relation entre frères. Malgré le milieu dans lequel ils vivent, où la curiosité n'est pas toujours mise en valeur, ces personnages savent se montrer intelligents, sensibles... Je les trouve beaux.

Qu'est-ce qui explique selon toi ce désenchantement, cette noirceur qui traversent autant tes films que ceux de Côté, Lafleur, Ouellet, Podz ou encore Deraspe?

Moi, je pense que c'est un constat d'échec par rapport à notre

société. Société qui vante l'individualisme, et qui ne croit pas aux chances d'une communauté avec plus d'humanité... Je vois ça comme ça. Il y a forcément des belles choses qui se passent, que ce soit dans la banlieue ou ailleurs. Mais c'est clair qu'on vit aujourd'hui dans une société en pente descendante, à tous les niveaux, que ce soit au Québec ou ailleurs, en Occident. Notre modèle de société ne fonctionne juste pas. Je ne dis pas que d'autres auraient mieux fonctionné. Mais celui-là, d'un point de vue humain, il ne fonctionne pas.

Je trouve que tu poses un regard très sévère sur les adultes / parents dans tes films. Ils sont d'une passivité effarante par moments, n'offrant pas, ou très peu, de soutien à leurs enfants.

Oui tu as raison. Moi, je leur en veux beaucoup. Ils appartiennent à une génération qui a été immensément choyée, qui a essayé probablement de tout donner à ses enfants, mais tout croche. Et ils n'acceptent pas le fait qu'ils aient commis de telles erreurs... On le constate bien dans la société qu'ils nous ont donnée, par le pouvoir économique qui y règne. Une des raisons pour lesquelles, selon moi, le Québec stagne, c'est à cause des *baby-boomers*. Il ne faut pas se le cacher. Ils ont le pouvoir et le conserveront jusqu'à leur mort. Je la trouve très égoïste comme génération et c'est probablement cette part de ressentiment que tu perçois dans mes films.

Est-ce que c'est difficile pour toi de monter tes projets?

J'ai été très chanceux jusqu'à maintenant. On est jeunes et on nous laisse faire un peu ce qu'on veut. Tu vois, on avait eu 1.2 million de la SODEQ et de Téléfilm pour *Demain*. Pour celui-là, j'avais reçu une subvention pour produire un court-métrage, un peu avant *Demain*. Comme je n'avais pas le temps, j'avais laissé l'argent de côté. Avec les encouragements de Paul Barbeau (producteur), j'ai décidé d'en faire un long métrage au lieu. Après le tournage, qui a duré seulement quinze jours, Téléfilm et la SODEQ nous ont donné de l'argent pour la postproduction... On avait un film sans budget, sans moyens, mais ça ne me dérange pas. C'était une expérience incroyable.

C'est plus qu'une évidence que depuis quelques années le marché de la distribution se fait de plus en plus rude au Québec... En tant que cinéaste, comment tu te situes par rapport à ce problème grandissant?

La distribution va super mal, même à l'échelle internationale. Ce n'est pas juste au Québec. D'un côté, je me rends compte qu'on est hyper chanceux ici d'avoir Téléfilm et la SODEQ qui financent le genre de films que moi et les autres cinéastes comme Denis Côté, Stéphane Lafleur, on fait... Et d'un autre côté, la situation des salles de cinéma à Montréal et au Québec est affolante. Il n'y a presque plus de salles. Tu as le Beaubien, mais on s'entend qu'ils ne font pas leur argent avec des films d'auteur très pointus. Il reste sinon le Parallèle, avec une salle... et le AMC Forum, c'est tout... Puis, on s'entend que les cinémas ne veulent pas nécessairement nos films, parce qu'ils ne font pas d'argent avec... C'est effectivement un gros problème. **S**